

Ciné-Bulles

Festival international du film sur l'art : Parcourir l'art

Marie Claude Mirandette

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/33616ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mirandette, M. (2006). Festival international du film sur l'art : Parcourir l'art. *Ciné-Bulles*, 24(2), 38-41.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Parcourir l'art

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

À chaque nouvelle édition, le Festival international du film sur l'art (FIFA) semble trouver les moyens de se renouveler tout en consolidant l'adhésion d'un public restreint, certes, mais d'autant plus fidèle. Ce festival qui célébrera l'an prochain son quart de siècle a le vent dans les voiles, si l'on en juge par sa mouture 2006, riche de près de 300 films. Et c'est sans compter une version réduite qui fait désormais l'objet d'une tournée nationale (en mai à Québec et en janvier 2007 à Sherbrooke), mais aussi internationale aux États-Unis et en France (avec cinq arrêts prévus en décembre 2006 et janvier 2007).

Année après année, on ne peut que constater la diversité de la programmation qui regroupe autant des documentaires pour le cinéma que pour la télévision, de la vidéo d'art et d'essai que des films grand public. La sélection 2006 proposait une belle variété de sujets, que ce soit en peinture, en sculpture, en architecture, en design, en danse, en littérature, en cinéma et même en animation. La programmation dans les domaines de la musique et de l'architecture était particulièrement relevée, sans parler des nombreux événements spéciaux et anniversaires dignes de mention, à savoir les 25 ans de la compagnie de danse La La La Human Steps, les 50 ans de la revue *Vie des Arts* et le 400^e anniversaire du *Don Quichotte* de Cervantès.

Déjà, rien que le choix des films à voir n'est pas une sinécure et il faut quasiment être devin pour flairer la bonne affaire. Sans égard pour la compétition officielle et les lauréats pressentis, la sélection se fait, aléatoire, au gré des coups de cœur : Bergman ici, Bacon là, Gehry et Picasso, pourquoi pas ! Combien de temps pourra-t-on nier ses goûts affirmés pour le cinéma et les beaux-arts ? Comment résister à Dada, à Brando et à Daniel Buren ? Peine perdue, allons-y tête haute, fière de notre subjectivité ! Et tant pis pour tous les lauréats que l'on ne verra pas, comme chaque fois !

En guise d'ouverture

Sketches of Frank Gehry de Sydney Pollack ouvrait le bal. Si le genre documentaire demeurerait à ce jour un terrain vierge pour le réalisateur de **The Way We Were** et de **Out of Africa**, son sujet ne l'était certes pas, 25 ans d'amitié le liant au célèbre architecte.

C'est d'ailleurs à la demande de ce dernier que le cinéaste a accepté de réaliser un portrait du créateur du Guggenheim de Bilbao et du Fish Hotel de Barcelone, pour n'évoquer que quelques exemples parmi ses plus récentes réalisations.

Pollack a suivi Gehry, le plus souvent en caméra subjective et en plan psychologique, pendant quatre ans afin de brosser un portrait intimiste, certes, mais très classique dans sa forme : une succession de « têtes parlantes » évoquant favorablement l'architecte et son *modus operandi*. Néanmoins, le contexte d'ouverture et de confiance que favorise une telle amitié a permis à Pollack de livrer un portrait de l'intérieur, qui remonte le temps jusqu'à l'enfance de l'architecte à Toronto, alors qu'il se dénommait encore Frank Goldberg. Et les nombreux commentaires du psy de Gehry, évoquant ses moments de blocage créatif autant que sa vie personnelle mouvementée, lèvent subrepticement le voile sur les mystères de la création. Par moments, on se croirait dans un film de Woody Allen tant il y est question de psychanalyse et de judaïté ! Même s'il ne révolutionne pas le film sur l'art, **Sketches of Frank Gehry** permet une honnête et éclairante incursion dans l'univers d'un géant de l'architecture contemporaine.

Moins informatif, mais éminemment plus ludique, **Minotauro-maquia, Pablo dans le labyrinthe** de Juan Pablo Etcheverry propose une aussi brève qu'intense plongée dans le monde du grand peintre espagnol, au cœur de la tourmente de la création artistique. Picasso, poursuivi par le Minotaure, se perd dans le labyrinthe de ses œuvres ; il y rencontre les personnages de ses tableaux qui viennent, tels des fantômes, le hanter, le troubler dans sa fuite cauchemardesque. Les figurines en pâte à modeler de cette animation sont criantes de vérité et l'intégration des œuvres de Picasso aux créatures de Etcheverry est une belle réussite. Un pur délice !

Place au cinéma

Soirée entièrement consacrée au cinéma et au théâtre d'un seul homme, celle-là. Rendez-vous intime avec Ingmar Bergman, le cinéaste, l'artiste, le metteur en scène, l'homme. L'homme à femmes, nombreuses, le cinéaste à l'œuvre hantée par un passé rigoriste, le metteur en scène du Théâtre Royal de Stockholm obsédé



Sketches of Frank Gehry de Sydney Pollack – PHOTO : FERNANDO GOMÉZ

par Ibsen et les acteurs. Un triptyque réalisé par Marie Nyreröd pour la télévision suédoise (comme on aimerait que la nôtre parvienne à de telles choses!) : **Bergman – Une trilogie : Bergman et le cinéma; Bergman et le théâtre; Bergman et l'île de Fårö.**

Le tout débute par une anecdote qui remonte à la petite enfance; le jeune Ingmar échange sa collection de soldats de plomb contre le cinématographe que son frère a reçu en cadeau. Déjà, l'objet le fascine et le fait rêver, sans compter sa passion marquée pour le théâtre de marionnettes qui lui inspira quelques scènes savoureuses de **Fanny et Alexandre**. Bergman aborde son premier succès à Cannes en 1956 alors qu'il fut primé sans même savoir que son film, **Sourires d'une nuit d'été**, était en compétition. On ne se lasse pas de l'écouter remonter le cours du temps, de ses œuvres et de ses mises en scène, évoquer ses amours comme ses peurs, ses frasques autant que ses rapports souvent troubles avec les gens des milieux du cinéma et du théâtre suédois qui n'ont pas que des mots tendres à son égard.

Ces dernières années, les documentaires consacrés à l'homme et à son œuvre se sont multipliés, comme dans l'urgence de rendre

hommage à ce colosse désormais reclus sur une île de la Baltique et qui semble sans cesse repousser l'ultime rencontre avec la Grande Faucheuse. Pour mieux la défier, il converse avec ses démons dont il affirme, avec ce regard moqueur qui vient du fond de l'enfance, qu'« ils n'aiment pas l'air frais. Alors, tous les jours après le petit déjeuner, je fais une promenade de 45 minutes ». On ne se plaindra pas de cet engouement d'autant que la trilogie de Nyreröd, qui a obtenu le Prix du meilleur portrait (*ex aequo* avec le **René Depestre, chronique d'un animal marin** de Patrick Cazals), montre l'homme et l'artiste dans toute la force de ses contradictions. Et ce Bergman-là émeut autant qu'il fascine.

Dans le sillon de la trilogie bergmanienne, on retrouve un documentaire sur la Svensks Filmindustri, la « Cinécittà suédoise » qui vit le jour en 1919 et produisit quelque 1 200 films dont ceux de Stiller, Sjöström et... Bergman, bien sûr! De ses studios de Filmstaten sortirent aussi quelques grands acteurs et monstres sacrés dont Max Von Sydow, Greta Garbo et Ingrid Bergman. **Svensk Filmindustri, la grande aventure du cinéma suédois** s'avère néanmoins décevant par sa forme autant que son traitement superficiel d'un sujet pourtant fascinant. Et c'est bien dommage!



Bacon's Arena d'Adam Low

En complément de programme, un documentaire consacré à Brando. Le portrait que brosse James Nutt de la star disparue en 2004 est plutôt flatteur et conventionnel : ceux qui ont connu le jeune Marlon — dont quelques anciennes flammes toujours sous le charme! — y relatent leurs souvenirs. À son arrivée à New York, Brando a brièvement transité par l'Actor's Studio, mais surtout fréquenté les classes de Stella Adler, célèbre actrice et femme de théâtre new-yorkaise qui contribua largement à introduire en Amérique la méthode Stanislavski. Il étudia non seulement au Stella Adler Theatre Studio, mais fit partie intégrante de la famille de l'actrice, partageant leur vie privée et fréquentant leur fille. L'influence de cette famille d'acteurs — et celle de la communauté artistique juive new-yorkaise — sera déterminante pour le jeune Brando non seulement sur le plan professionnel, mais aussi en ce qui a trait à son militantisme. Malgré un départ prometteur, ce portrait de l'acteur aux mille contradictions ne trouve jamais son rythme et ne fait qu'effleurer la carrière au grand écran de celui que plusieurs qualifient de plus grand acteur de sa génération. Bref, un film qui ne convainc personne de quoi que ce soit, surtout pas ceux qui doutent de la réputation peut-être un peu surfaite du Don Corleone de Coppola!

Littérature et beaux-arts

Le domaine littéraire proposait quelques moments forts dont **Écrivain d'O** de Pola Rapaport qui entraîne le spectateur au cœur d'une des plus truculentes histoires littéraires du siècle dernier, une des plus scandaleuses aussi. Dans ce film à la trame (inutilement?) complexe qui alterne documents d'archives, extraits du film de Just Jaeckin adapté du roman et reconstitutions du Paris des années 1950, une chose fascine : la sérénité de Dominique Aubry, alors secrétaire et éditrice chez Gallimard, adjointe du célèbre homme de lettres Jean Pauhlan. Elle avoue avec candeur avoir écrit *Histoire d'O* pour nourrir la passion de cet éternel séducteur avec qui elle entretenait alors une liaison clandestine. Cette histoire de soumission signée d'un pseudonyme fit en son temps couler beaucoup d'encre et les spéculations sur l'identité de son auteur allèrent bon train 40 années durant. Tous s'entendirent néanmoins sur une chose : ce torchon d'immoralité ne pouvait être que l'œuvre d'un homme, l'imaginaire érotique féminin étant absolument incapable d'une telle chose! Préjugé, quand tu nous tiens!

Côté beaux-arts, les films consacrés à Francis Bacon, à Daniel Buren et à Dada se sont imposés comme autant de moments magiques abordant des sujets fascinants. **Bacon's Arena** d'abord, un film consacré à l'un des artistes les plus personnels et les plus saisissants du XX^e siècle dont l'œuvre recèle sa part de violence. Ça s'ouvre sur des scènes de taumachie qui donnent le ton, un taureau sanguinolent encornant un torero sans défense, ballotté tel un pantin désarticulé. Si Bacon ne perçoit pas son œuvre comme empreinte de la violence exacerbée qu'on lui associe d'emblée, il la revendique comme une représentation très personnelle de la réalité et de la vie exacerbant toutes les passions humaines.

Bien que l'on sache encore peu de choses sur les jeunes années de cet autodidacte (sa famille, sa jeunesse et « son apprentissage »), on apprend néanmoins à quel point des séjours à Berlin avec un ami homosexuel de son père — son père, militaire et bourgeois, l'ayant à toutes fins pratiques « livré » à cet homme tant il détestait son fils! — et en France, à la fin des années 1920, ont participé à « former » ce jeune homme au tempérament bientôt affirmé jusqu'à l'exubérance. L'influence de Buñuel qu'il découvre à l'âge de 17 ans, puis celle du cubisme et d'Eisenstein sont particulièrement perceptibles.

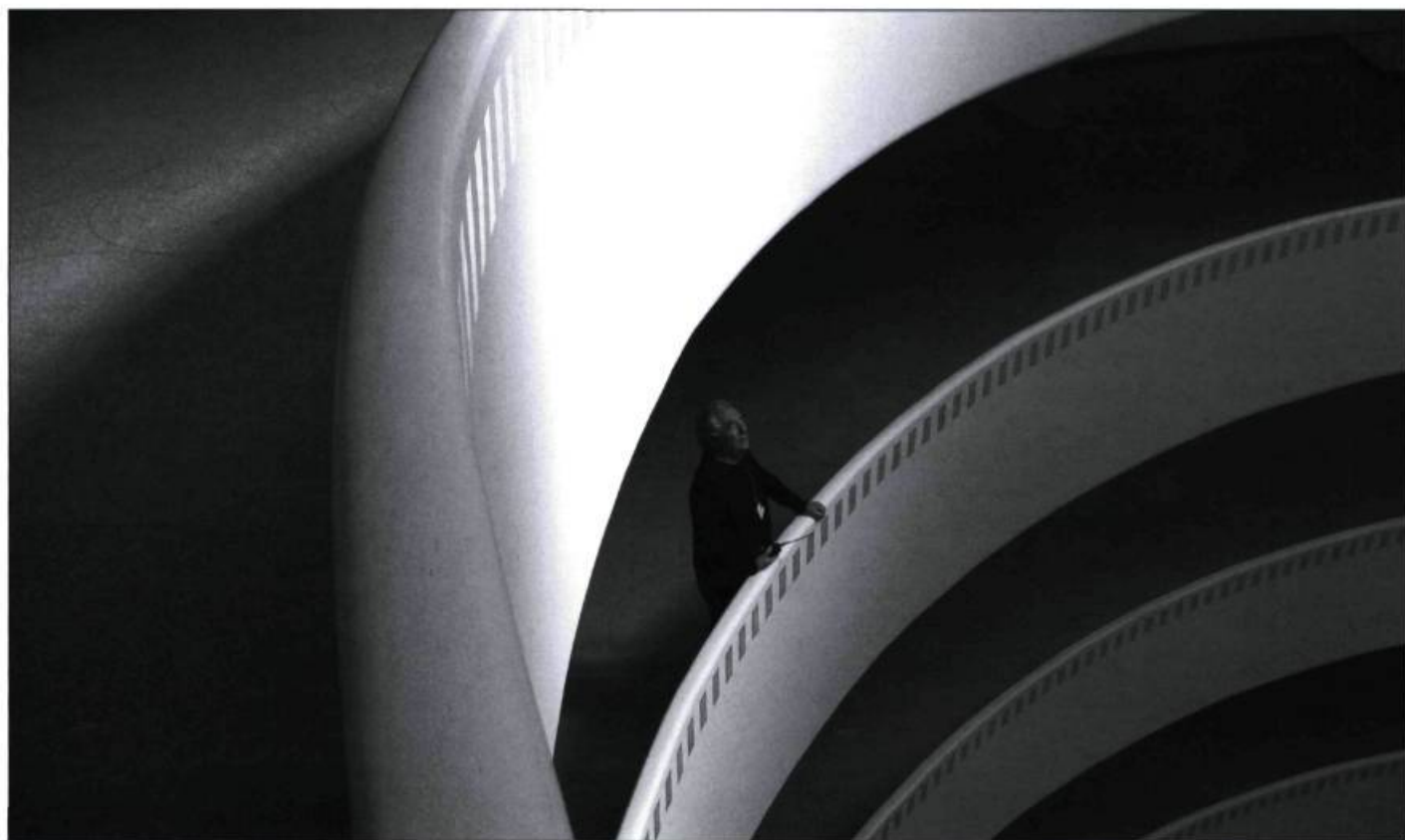
Décennie par décennie, on suit le cheminement de la personnalité et de l'œuvre de Bacon à travers ses tableaux, ses commentaires sur son travail ainsi que ceux de ses proches. À chaque grande période de son œuvre correspond la figure d'un amant qui hante ses tableaux et inscrit en creux sa marque dans l'œuvre du peintre anglais. Ce documentaire a gagné le Prix du meilleur film pour la télévision.

Buren et le Guggenheim relate la gestation et la production de la récente exposition de l'artiste français au Guggenheim de New York, incontournable temple de l'art moderne et contemporain au cœur de la Grosse Pomme. Avec ses rayures, ses miroirs et ses gélamines, Buren a investi le chef-d'œuvre de Frank Lloyd Wright et les œuvres, éphémères, qu'il a réalisées pour l'occasion n'ont duré que le temps de l'exposition. Leur souvenir persistera, entre autres, grâce à ce film et on mesure tout le courage de l'institution new-yorkaise d'avoir pris ce risque immense de retirer toute sa collection des mois durant pour faire place à un artiste français relativement peu connu aux États-Unis en dehors des cercles d'initiés. Le montage de cette expo a duré pas moins de huit semaines; il n'est pas simple d'installer à plusieurs étages d'immenses plaques de miroir au centre de l'escalier en spirale qui structure cette rotonde et scande la visite du musée! Un projet fou, démesuré, à la hauteur de la réputation de ce « *land-artist* urbain ».

Qui a tué Dada? C'est la question que pose le film de Hopi Lebel réalisé au moment où le Centre Pompidou à Paris présentait sa grande exposition Dada en 2005-2006; l'institution est d'ailleurs coproductrice du film. La réponse? Dada lui-même, ça va de soi! Entre la question et le fil d'arrivée, ce film relate la brève mais palpitante existence de ce mouvement, d'abord essentiellement littéraire, qui aurait vu officiellement le jour à Zurich, au Cabaret Voltaire, en 1916, et serait mort « de sa belle mort » quelque part en 1923. Dénonçant l'horreur et l'absurdité de la Première Grande

Guerre, Dada remettait en question l'ordre établi par la voie du scandale et de la critique radicale. Prônant un anti-art basé sur un rejet total, les dadaïstes multiplièrent les explorations les plus diverses : poésie sonore, *happening*, écriture automatique, photomontage, cinéma expérimental. Toutes les voies devaient être empruntées pour atteindre une nouvelle conception de la beauté. À la fois ludique et informatif sans jamais tomber dans le didactisme ennuyeux, ce document-collage offre quelques pistes de réponses sur cet étrange mouvement qui n'en finit plus de nous hanter. Au point qu'on en arrive à se demander s'il y a eu quelque chose d'aussi viscéral depuis...

Le FIFA édition 2006 est mort, vive le FIFA 2007!, serait-on tenté de dire. Mais on pourra d'ici là se mettre quelques films sous la dent puisque ARTV — partenaire du Festival — a acquis quelques titres qui seront présentés sur ses ondes. Ainsi, pourra-t-on voir ou revoir prochainement : **Point de fuite**, **Amelia**, **Glenn Gould – Au-delà du temps**, **Mozart est vivant**, **Paul Klee – Le Silence de l'ange**, **Le Rossignol**, **Ville fantôme** et **L'Aspirateur Hoover 150**. Il semble aussi que **Sketches of Frank Gehry** de Sydney Pollack, **Krieghoff ou le cabinet d'un peintre populaire** de Jean Roy, **Écrivain d'O** de Pola Rapaport et **Birth-Day** de Petra Lataster-Czisch et Peter Lataster soient au nombre des films qui pourraient éventuellement trouver leur place dans la grille horaire. De quoi patienter jusqu'en mars prochain! ■



Buren et le Guggenheim de Stan Neumann